

DELPHINE DE VIGAN

**Les enfants  
sont rois**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

JOURS SANS FAIM, Grasset, 2001 ; J'ai Lu, 2009.

LES JOLIS GARÇONS, Jean-Claude Lattès, 2005 ; Le Livre de Poche, 2010.

UN SOIR DE DÉCEMBRE, Jean-Claude Lattès, 2005 ; Points Seuil, 2007.

NO ET MOI, Jean-Claude Lattès, 2007 ; Le Livre de Poche, 2009.

LES HEURES SOUTERRAINES, Jean-Claude Lattès, 2009 ; Le Livre de Poche, 2011.

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT, Jean-Claude Lattès, 2011 ; Le Livre de Poche, 2013.

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE, Jean-Claude Lattès, 2015 ; Le Livre de Poche, 2017.

LES LOYAUTÉS, Jean-Claude Lattès, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019.

LES GRATITUDES, Jean-Claude Lattès, 2019.

### *Ouvrages collectifs :*

« Cœur ouvert », in SOUS LE MANTEAU, nouvelles, Flammarion, 2008.

« Mes jambes coupées », in MOTS POUR MAUX, nouvelles, Gallimard, 2008.

LES ENFANTS SONT ROIS



DELPHINE DE VIGAN

LES ENFANTS  
SONT ROIS

roman

*nrf*

GALLIMARD



## UN AUTRE MONDE

Nous avons eu l'occasion de changer le monde  
et nous avons préféré le téléachat.

STEPHEN KING,  
*Écriture*



BRIGADE CRIMINELLE – 2019

## DISPARITION DE L'ENFANT KIMMY DIORE

### **Objet :**

Transcription et exploitation des dernières stories Instagram postées par Mélanie Claux (épouse Diore).

### **STORY 1**

*Diffusée le 10 novembre, à 16 h 35.*

*Durée : 65 secondes.*

La vidéo est filmée dans un magasin de chaussures.

Voix de Mélanie : « Mes chéris, nous sommes arrivés chez Run-Shop pour acheter les nouvelles baskets de Kimmy ! Hein, mon petit chat, tu as besoin de nouvelles baskets car les autres commencent à être un peu serrées ? *(La caméra du téléphone portable se tourne vers la petite fille qui met quelques secondes avant d'acquiescer, sans grande conviction.)*

Alors, voici les trois paires que Kimmy a sélectionnées en 32 (À l'image, les trois paires sont alignées.) Je vous les partage de plus près : une paire de Nike Air dorées de la nouvelle collection, une paire d'Adidas trois bandes et une paire sans marque avec un renfort rouge... Il va bien falloir qu'on se décide et, comme vous le savez, Kimmy déteste choisir. Alors mes chéris, on compte vraiment sur vous ! »

À l'écran un mini-sondage Instagram apparaît en surimpression :

« Que doit prendre Kimmy ?

A- Les Nike Air

B- Les Adidas

C- Les baskets premier prix. »

Mélanie retourne le portable vers elle pour conclure : « Mes chéris, heureusement, vous êtes là et c'est vous qui décidez ! »

*Dix-huit ans plus tôt.*

Le 5 juillet 2001, jour de la finale de *Loft Story*, Mélanie Claux, ses parents et sa sœur Sandra étaient installés à leur place habituelle devant la télévision. Depuis le 26 avril, date de lancement du jeu, la famille Claux n'avait raté aucun prime time du jeudi.

À quelques minutes de leur libération, après soixante-dix jours enfermés dans un espace clos de murs – une villa en préfabriqué, un faux jardin et un vrai poulailler –, les quatre derniers candidats avaient été réunis dans le vaste salon, les deux garçons serrés côte à côte sur le canapé blanc, les deux filles assises de part et d'autre dans les fauteuils assortis. L'animateur, dont la carrière venait de prendre une tournure aussi phénoménale qu'inattendue, rappela avec exaltation que le moment crucial, tant espéré, était – enfin – arrivé : « Je pars de dix et à zéro vous êtes dehors ! » Il demanda une dernière fois si le public était prêt à l'accompagner, puis entama le

décompte, « dix, neuf, huit, sept, six, cinq », soutenu par un chœur docile et puissant. Les candidats se pressèrent vers la sortie, leur valise à la main, « quatre, trois, deux, un, zéro ! ». La porte s'ouvrit comme sous l'effet d'un appel d'air, des acclamations fusèrent.

À présent, l'animateur s'époumonait pour couvrir le bruit de la foule massée à l'extérieur et la clameur du public impatient, retenu depuis plus d'une heure à l'intérieur du studio. « Ils sont dehors ! Ils arrivent ! Soixante-dix jours et retour sur terre pour Laure, Loana, Christophe et Jean-Édouard ! » À plusieurs reprises, un plan d'ensemble montra le feu d'artifice lancé depuis le toit du bâtiment qui les avait abrités pendant ces longues semaines, tandis que les quatre derniers candidats foulaient le tapis rouge déroulé pour l'occasion.

Ils étaient dehors, oui, dans un dehors qui ressemblait encore étrangement à un dedans. Une horde surexcitée se pressait derrière des barrières, des photographes tentaient de s'approcher, des gens qu'ils ne connaissaient pas qu'époumonaient des autographes, des journalistes tendaient des micros. Certains agitaient des banderoles ou des pancartes avec leurs prénoms, d'autres les filmaient grâce à de petites caméras (les téléphones portables étaient alors des appareils rudimentaires qui ne servaient qu'à téléphoner).

Ce qu'on leur avait promis s'était produit. En quelques semaines, ils étaient devenus célèbres.

Escortés par des gardes du corps, ils avancèrent au milieu de leurs fans, tandis que l'animateur continuait d'analyser leur progression, « ils ne sont plus qu'à quelques mètres du studio, attention, ils montent les

marches », la redondance entre l'image et le commentaire ne nuisant aucunement à la tension dramatique, au contraire, lui donnant soudain une dimension inédite, stupéfiante (le procédé serait décliné sous toutes ses formes pendant quelques décennies). Les cris redoublèrent et un rideau noir s'ouvrit pour les laisser passer. Lorsqu'ils entrèrent dans le studio où les attendaient leurs familles et les neuf autres candidats, sortis de leur plein gré ou éliminés au cours des semaines précédentes, la pression monta d'un cran. Dans une ambiance surchauffée et une confusion croissante, la foule commença à scander un prénom : « Loana ! Loana ! »

En accord avec le public, les Claux espéraient tous sa victoire. Mélanie la trouvait tout simplement magnifique (ses seins refaits, son ventre plat, sa peau bronzée), Sandra, de deux ans son aînée, était bouleversée par sa solitude et son air mélancolique (la jeune femme avait d'abord été rejetée par les autres candidats en raison de ses tenues vestimentaires puis, en dépit de son apparente intégration, était restée le principal objet des rumeurs et des chuchotements). Quoique affectée par l'élimination de Julie, une jeune candidate sympathique et joyeuse, de loin sa préférée, madame Claux s'était elle-même laissé émouvoir par l'histoire de Loana – son enfance difficile et sa petite fille placée en famille d'accueil –, révélée par la presse people. Quant à leur père, Richard, il n'avait d'yeux que pour la belle blonde. Les images de Loana en short, minijupe, dos-nu, maillot de bain et son sourire découragé le poursuivaient la nuit et parfois même la journée du lendemain. Toute la famille s'accordait

pour rejeter Laure, qu'ils jugeaient trop bourgeoise, et Jean-Édouard, l'enfant gâté inconséquent et stupide.

Un peu plus tard, alors que les deux vainqueurs avaient été désignés par les téléspectateurs et que tous rejoignaient le lieu secret où devait se poursuivre la soirée, un ballet de voitures noires, suivies par des motards équipés de caméras, quitta la Plaine Saint-Denis. Un dispositif technique digne du Tour de France avait été déployé. Aux feux rouges, des micros furent tendus par les vitres ouvertes pour recueillir les impressions des gagnants.

« Ça me rappelle l'élection de Chirac ! » confia l'animateur, dont le maquillage ne dissimulait plus l'épuisement.

Aux abords de la place de l'Étoile, un embouteillage se forma. Avenue de la Grande-Armée, la foule convergeait de toutes les rues adjacentes et des gens abandonnaient leur véhicule pour pouvoir s'approcher. À l'entrée de la boîte de nuit, des centaines de curieux attendaient les *lofteurs*.

« Tout le monde nous aime, c'est génial ! » déclara Christophe, l'un des deux gagnants, à l'animatrice envoyée sur place.

Loana descendit de la voiture, vêtue d'un petit haut rose pâle en mailles de crochet et d'un jean délavé. Perchée sur des talons compensés, elle déplia son corps spectaculaire et regarda autour d'elle. Dans ses yeux, d'aucuns perçurent une forme d'absence. Ou de perplexité. Ou bien l'annonce tragique d'un destin.

Mélanie Claux avait alors dix-sept ans et venait de terminer une classe de première littéraire au lycée

Saint-François-d'Assise de La Roche-sur-Yon. De nature plutôt introvertie, elle avait peu d'amis. Bien qu'elle n'eût jamais véritablement envisagé que son avenir pût être lié, de quelque manière que ce fût, à l'incertaine poursuite de ses études, elle était studieuse et obtenait des résultats corrects. Plus que tout, elle aimait la télévision. La sensation de vide qu'elle éprouvait sans pouvoir la décrire, une forme d'inquiétude peut-être, ou la crainte que sa vie lui échappe, une sensation qui creusait parfois à l'intérieur de son ventre comme un puits étroit mais sans fond, ne s'apaisait que lorsqu'elle s'installait face au petit écran.

À quelques centaines de kilomètres de là, à Bagneux, en banlieue parisienne, Clara Roussel regardait seule et en cachette la finale du *Loft*. Elle était alors en classe de seconde. Des facilités certaines et le niveau très moyen de son lycée lui permettaient d'obtenir des notes satisfaisantes malgré une absence totale de travail à la maison. Elle s'intéressait surtout aux garçons, avec une prédilection pour les blonds aux cheveux courts : un créneau sur lequel la concurrence lui semblait moins forte, la tendance étant indéniablement au brun ténébreux. Sa manière de s'exprimer – on la taquinait volontiers sur le choix de son vocabulaire et son goût pour les phrases alambiquées –, assez peu répandue à son âge, se révélait un atout en matière de séduction. Ses parents, un couple d'enseignants très engagés dans la vie locale et l'action publique, appartenaient depuis sa création au collectif Souriez, vous êtes filmés (une association rassemblant des personnes désireuses de ne pas sombrer dans une société de technologie répressive, très active dans le combat

contre toute forme de vidéosurveillance), lequel collectif avait appelé les téléspectateurs à boycotter l'émission, et, quelques semaines plus tôt, à vider leurs poubelles devant le siège social de la chaîne M6. Il y eut ce jour-là des jets d'œufs, de yaourts, de tomates et beaucoup d'ordures. Bien entendu, les parents de Clara avaient participé à cette action et, par la suite, s'étaient joints à une autre opération d'envergure pilotée par Zaléa TV (une chaîne alternative qui mena au début des années 2000 une expérience inédite de télévision libre). Pas moins de deux cent cinquante militants étaient parvenus à s'approcher du Loft afin de libérer les participants. Ils avaient même triomphé d'un premier mur de protection. Philippe, le père de Clara, était apparu dans un court sujet diffusé au journal de France 2.

« La Croix-Rouge entre dans les camps de prisonniers, nous réclamons le même droit ! Ils sont sous-alimentés, épuisés, exposés à la lumière des projecteurs, ils pleurent tout le temps, libérez les otages ! » avait-il déclaré au micro d'une journaliste.

« Libérez les poules ! » avaient-ils tous repris en chœur alors qu'une barrière de CRS les empêchait d'aller plus loin.

Autant dire que les parents de Clara, occupés le soir de la finale par une réunion du collectif sur le thème « Dans quelle société souhaitons-nous vivre ? », n'auraient pas apprécié que leur fille d'à peine quinze ans profite de leur absence pour se vautrer devant ce programme diabolique, symptôme patent d'un monde où tout était devenu marchandise, et régi par le culte de l'ego.

Onze millions de spectateurs suivaient ce soir-là la finale de *Loft Story*. Jamais une émission télévisée n'avait suscité autant de passion. La presse écrite avait d'abord largement commenté l'arrivée du format en France, puis, de révélation en rebondissement, s'était prise au jeu, lui accordant ses pages de une, ses chroniques et ses débats. Pendant plusieurs semaines, des sociologues, des anthropologues, des psychologues, des psychiatres, des psychanalystes, des journalistes, des éditorialistes, des écrivains, des essayistes avaient décortiqué le programme et son succès.

« Il y aura un avant et un après », avait-on lu ici ou là.

Ils voulaient passer à la télévision pour être connus. Ils étaient maintenant connus pour être passés à la télévision. À jamais, ils resteraient les premiers. Les pionniers.

Vingt ans plus tard, les moments cultes de la première saison – la fameuse scène dite « de la piscine » entre Loana et Jean-Édouard, l'entrée des candidats dans la villa et la finale dans son intégralité – seraient disponibles sur YouTube. Sous l'une de ces vidéos, le tout premier commentaire rédigé par un internaute résonnait comme un oracle : « L'époque où on a ouvert les portes de l'enfer. »

Peut-être, en effet, était-ce au cours de ces quelques semaines que tout avait commencé. Cette perméabilité de l'écran. Ce passage rendu possible de la position de celui qui regarde à celui qui est regardé. Cette volonté d'être vu, reconnu, admiré. Cette idée que c'était à la portée de tous, de chacun. Nul besoin de fabriquer, de

créer, d'inventer pour avoir droit à son « quart d'heure de célébrité ». Il suffisait de se montrer et de rester dans le cadre ou face à l'objectif.

L'arrivée de nouveaux supports accélérerait bientôt le phénomène. Dorénavant, chacun existerait grâce à la multiplication exponentielle de ses propres traces, sous forme d'images ou de commentaires, traces dont on ne tarderait pas à découvrir qu'elles ne s'effaceraient pas. Accessibles à tous, Internet et les réseaux sociaux prendraient bientôt le relais de la télévision et décuplèrent le champ des possibles. Se montrer dehors, dedans, sous toutes les coutures. Vivre pour être vu, ou vivre par procuration. La télé-réalité et ses déclinaisons testimoniales s'étendraient peu à peu à de nombreux domaines, et dicteraient pour longtemps leurs codes, leur vocabulaire et leurs modes narratives.

Oui, c'est là que tout avait commencé.

Quand sa mère s'adressait à Mélanie, elle commençait généralement ses phrases par « tu », évitant ainsi d'exprimer de manière directe ses propres sentiments, aussitôt suivi d'une négation. *Tu ne fais jamais rien, tu ne changeras pas, tu ne m'avais pas prévenue, tu n'as pas vidé le lave-vaisselle, tu ne vas quand même pas sortir comme ça.* « Tu » et « ne » étaient indissociables. Lorsque Mélanie avait choisi de commencer une faculté d'anglais, après un bac obtenu sans mention mais du premier coup, sa mère avait dit : « Tu ne penses pas qu'on va payer dix ans d'études ! » Étudier, faire carrière, revenait aux garçons (madame Claux, à son grand regret, n'avait pas eu de fils), tandis que les filles devaient avant tout se préoccuper de trouver un bon mari. Elle-même s'était consacrée à l'éducation de ses enfants et n'avait jamais compris que Mélanie veuille quitter la région, percevant derrière ce choix une forme de snobisme. « Faudrait voir à pas péter plus haut que son cul », avait-elle ajouté, dérogeant exceptionnellement à la règle du « tu ». Malgré cette mise en garde, l'été de

ses dix-huit ans, Mélanie avait rempli une valise et s'était installée à Paris. Elle avait d'abord habité une chambre de bonne avec toilettes et lavabo sur le palier dans le VII<sup>e</sup> arrondissement, en échange de quatre soirées par semaine de baby-sitting, puis avait loué un minuscule studio dans le XV<sup>e</sup> (elle avait trouvé un job dans une agence de voyages et son père lui envoyait deux cents euros par mois).

Comment elle en était venue à quitter l'université pour travailler à plein temps pour l'agence, elle n'aurait pas su l'expliquer, si ce n'est que tout lui semblait parfois écrit d'avance, les succès comme les échecs, et qu'aucun signe ne lui avait été adressé l'encourageant à poursuivre ses études : ses résultats étaient corrects, mais d'autres étudiants parlaient déjà sans aucun accent et écrivaient un anglais parfait. Surtout, lorsqu'à partir du *present continuous* elle tentait de se projeter dans le futur, elle ne voyait rien. Rien du tout. Lorsqu'il s'était libéré, la directrice de l'agence lui avait proposé ce poste d'assistante, qui mêlait des aspects à la fois humains et administratifs, et elle avait dit oui. Les journées passaient vite et elle se sentait à sa place. Le soir, elle rentrait dans le petit studio de la rue Violet, qu'elle finançait seule désormais, se préparait un plateau-repas et ne ratait aucun programme de télé-réalité. *L'Île de la tentation*, bien qu'un peu trop immoral à son goût, et le *Bachelor*, plus romantique, étaient de loin ses préférés. Le week-end, elle sortait avec son amie Jess (rencontrée au collège et elle aussi montée à Paris) pour boire des bières dans un bar ou de la vodka orange en boîte de nuit.

Quelques années plus tard, face à la concurrence accrue du tourisme en ligne, l'agence de voyages qui avait permis à Mélanie d'entrer dans la vie active traversait une période difficile, pas loin du dépôt de bilan.

Un soir, alors qu'elle surfait sur un site spécialisé dans le recrutement de candidats de télé-réalité (à vrai dire, au fil du temps, elle avait répondu à plusieurs annonces sans jamais être appelée), elle tomba sur une nouvelle offre. Il suffisait d'avoir entre vingt et trente ans, d'être célibataire et d'envoyer les deux photos habituellement requises : un portrait et une image en pied, de préférence en justaucorps ou en maillot de bain. Après tout, songea-t-elle, quelques jours d'espoir, quelques jours à caresser son rêve, c'était toujours ça de pris. Une semaine après, elle fut contactée. Une voix jeune, dont elle avait mis plusieurs minutes à déterminer le genre, lui posa une vingtaine de questions sur ses goûts, son physique, ses motivations. Elle mentit sur deux ou trois détails et se montra plus délurée qu'elle ne l'était. Elle devait faire preuve d'originalité si elle voulait avoir une chance d'être reçue. On lui donna rendez-vous pour la semaine suivante.

Le jour venu, elle mit plus d'une heure pour choisir sa tenue. Elle avait conscience qu'il lui fallait affirmer un style, à la fois lisible et frappant, qui énoncerait de manière immédiate un aspect majeur de sa personnalité. La difficulté était qu'elle s'habillait tous les jours de la même façon – jean, pull, chemisier –, et qu'à y réfléchir, elle n'était pas certaine d'avoir une quelconque personnalité à révéler.

Mélanie Claux se rêvait flamboyante et incontournable ; elle restait cette jeune femme réservée, à l'apparence discrète, qu'elle détestait.

Pour finir, elle choisit son pantalon le plus moulant (elle dut s'allonger sur le sol pour remonter la braguette, malgré la présence de lycra dans le tissu) et un tee-shirt publicitaire offert par Nestlé – entreprise dans laquelle son père venait d'être promu cadre supérieur –, qu'elle tailla au-dessous de la poitrine, faisant ainsi disparaître le logo de la marque. Elle enfila des baskets puis s'observa dans le miroir. Elle y était allée un peu fort avec les ciseaux : on voyait une bonne partie de son soutien-gorge, mais cela créait un style, indéniablement. Le rendez-vous avait été fixé à dix-huit heures. Afin de s'assurer de ne pas être en retard, elle avait demandé une après-midi de congé.

Elle arriva cinq minutes en avance dans les bureaux de la production. Ses ongles étaient couverts d'un vernis rose pâle et son maquillage – pommettes à peine colorées et rimmel léger – lui donnait un air juvénile. On la fit entrer dans une vaste pièce carrée au milieu de laquelle une caméra sur pied et un tabouret avaient été posés. Le garçon qui l'avait guidée sans un mot le long d'un dédale de couloirs la laissa seule. Mélanie attendit. Plusieurs minutes passèrent, puis un quart d'heure, puis une demi-heure. Convaincue que la caméra la filmait à son insu, elle se refusait à montrer un quelconque signe d'agacement ou de contrariété. La patience était sans nul doute l'une des qualités requises pour être un bon candidat de télé-réalité, aussi décida-t-elle de continuer

d'attendre sans se manifester, convaincue qu'il s'agissait d'une sorte de test.

Après une heure, une femme furieuse surgit dans la pièce.

— Enfin, vous ne pouviez pas dire que vous étiez là ! Si personne ne me prévient, je ne peux pas le deviner !

— Je... Je suis désolée. Je pensais que vous le... saviez...

Quand elle était émue, le souffle de Mélanie se rétrécissait d'un coup, ne laissant plus passer qu'un filet de voix.

La femme se radoucit.

— Il va falloir faire plus de bruit si vous voulez qu'on vous entende. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans, répondit-elle à peine plus fort.

La femme l'invita à se positionner debout face à la caméra. Puis de profil, de dos et de nouveau de profil. Elle lui demanda de marcher. De rire et de se coiffer. Elle lui posa toute une série de questions – combien elle pesait, quelles étaient ses qualités, que préférait-elle dans son apparence physique, que détestait-elle au contraire, que lui reprochait-on le plus souvent, avait-elle des complexes, quel était son idéal d'homme, serait-elle capable de changer de look, d'attitude ou de physique par amour –, auxquelles Mélanie tenta de répondre du mieux qu'elle put. Elle se trouvait un peu ronde, mais pas moche, elle était directe et d'humeur joyeuse, elle rêvait d'un grand amour avec un homme tendre et à l'écoute, elle voulait des enfants, au moins deux, oui, elle était prête à pas mal de choses par amour mais pas n'importe quoi.

La femme montrait son agacement sans toutefois mettre fin à l'entretien (elle avait été formée par Alexia Laroche-Joubert, une productrice emblématique de la télé-réalité en France, dont l'adage était le suivant : « Un bon candidat vous séduit ou vous énerve, s'il vous emmerde laissez tomber »). Or Mélanie l'horripilait. Peut-être était-ce cette voix grinçante, qui partait dans les aigus sous l'effet de l'émotion, ou bien ses grands yeux qui n'étaient pas sans évoquer les vaches de dessin animé. Depuis longtemps déjà, la télé-réalité dite d'enfermement ne se contentait plus de filmer vingt-quatre heures sur vingt-quatre l'ennui abyssal d'une poignée de jeunes cobayes. Au principe fondateur d'exhibition il avait fallu ajouter d'autres ingrédients : affabulations, désinhibition, sexualité exacerbée. Les corps avaient muté au rythme des prénoms, réels ou d'emprunt. Dylan, Carmelo, Kellya, Kris, Beverly, Shana avaient remplacé Christophe, Philippe, Laure et Julie.

À plusieurs reprises, la directrice de casting avait pensé couper court à l'entretien. Elle ne cherchait pas une jeune fille bien élevée. Elle avait besoin de gens *trash* et caricaturaux, de mensonge et de manipulation. Elle avait besoin d'antagonismes et de rivalités, de futures petites phrases reprises au zapping. Pourtant, elle ne l'avait pas fait. Un instant, il lui vint à l'esprit qu'elle avait en face d'elle une candidate bien plus redoutable qu'il n'y paraissait. Et si, sous cette fallacieuse banalité, se dissimulait l'ambition la plus brutale, la plus sauvage, la plus aveugle qu'elle eût jamais rencontrée ? D'autant plus dangereuse qu'elle était parfaitement camouflée. Puis cette idée s'évanouit et elle retrouva en face d'elle

Mélanie Claux, une jeune femme un peu terne qui se dandinait d'un pied sur l'autre et ne savait pas quoi faire de ses mains.

Un bon casting de télé-réalité obéissait toujours aux mêmes ingrédients, que les professionnels résumaient ainsi : une teigne + une bimbo + un rigolo + un beau gosse + un petit coq. L'expérience prouvait cependant qu'une personnalité moins saillante n'était pas inutile. Un bouc émissaire, un médiateur, une cruche, un ravi de la crèche pouvaient toujours servir. Mais, même dans ce rôle, Mélanie faisait figure de second choix.

Sur le bloc posé devant elle, elle nota en rouge :

*Miss Lambda. Rép. : Non merci.*

— On vous rappellera, annonça-t-elle avec fermeté, tout en se dirigeant vers la porte.

Mélanie récupéra son sac posé sur la chaise et lui emboîta le pas. Quand elle leva les bras pour enfiler sa veste, ses seins, dont la directrice de casting avait remarqué l'opulence au premier coup d'œil, semblèrent jaillir de son tee-shirt. Mélanie avait vraiment de très gros seins, des vrais, souples et apparemment mous, que la dentelle du soutien-gorge rose ne semblait pas pouvoir contenir. Prise d'un doute ou d'une intuition, alors que la jeune fille s'apprêtait docilement à sortir de la pièce, elle l'interrompit d'un geste.

— Dis-moi, Mélanie, tu as eu combien de petits amis ?

— Qu'est-ce que vous entendez par *petit ami* ? demanda Mélanie, consciente qu'elle jouait sa dernière carte.

— Je vais être plus directe, soupira la femme. Avec combien de mecs as-tu couché ?

Un silence de quelques secondes s'ensuivit, puis Mélanie planta son regard dans le sien.

— Aucun.

Après son départ, sous sa photo, la directrice écrivit en rouge :

*26 ans. VIERGE.*

Puis elle souligna trois fois.

BRIGADE CRIMINELLE – 2019

## DISPARITION DE L'ENFANT KIMMY DIORE

### **Objet :**

Transcription et exploitation des dernières stories Instagram postées par Mélanie Claux (épouse Diore).

### **STORY 2**

*Diffusée le 10 novembre, à 16 h 55.*

*Durée : 38 secondes.*

Mélanie Claux est dans sa voiture. Elle tient le portable à bout de bras et parle face caméra. Le nom du filtre utilisé (« yeux de biche ») est inscrit en haut à gauche de l'écran.

Elle oriente ensuite l'appareil vers ses enfants, tous deux installés à l'arrière du véhicule. Sammy fait un sourire à la caméra, Kimmy suce son pouce et caresse son nez avec un

chameau en tissu. La petite fille ignore le portable braqué sur elle et ne sourit pas.

Mélanie : « Coucou mes chéris, merci mille fois ! Vous avez été très très nombreux à voter pour nous aider, et vous avez choisi pour Kimmy les Nike Air dorées ! Bien sûr, comme toujours, nous avons suivi vos conseils et c'est celles que nous avons achetées ! Elles sont ma-gni-fiques ! Un grand merci pour votre aide et votre participation. Je vous les partagerai tout à l'heure, pour que vous puissiez les voir à ses pieds. Elles lui vont à merveille !!!

Maintenant, on rentre à la maison ! Mais on ne vous abandonne pas ! À très vite, mes chéris ! »

Clara Roussel terminait une licence de droit à la Sorbonne, lorsqu'elle décida de s'inscrire au concours national de la police. Elle avait vingt-quatre ans. Comment l'idée lui était venue, un matin, sans que rien, les jours précédents, pût laisser présager ce revirement, elle ne savait l'expliquer. Tout au plus pouvait-elle évoquer un besoin de justice, l'envie de se sentir utile, un idéal de protection et de défense des citoyens, autant d'arguments banals qui n'étaient en réalité que des prétextes. Parce qu'elle ne pouvait pas dire, comme elle le ferait plus tard, sans aucune gêne ni aucun scrupule : je veux voir le sang, l'horreur et le Mal de plus près. Elle avait pourtant lu peu de romans policiers (hormis quelques Agatha Christie lors d'un été pluvieux en Bretagne) et ne regardait aucune série. Elle était adolescente quand ses parents avaient consenti à acheter leur premier poste de télévision, dont ils avaient limité l'usage aux débats et aux documentaires. Deux films, vus au cinéma, avaient en revanche frappé son imaginaire : *Serpico* de Sidney Lumet (un des films cultes de son père) et *Police* de

Maurice Pialat (son petit ami de l'époque venait d'intégrer l'école de la Femis et avait entrepris de lui faire découvrir le cinéma français).

Clara avait quitté le domicile familial après sa deuxième année d'université, pour une colocation dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, à deux pas de la porte de Gentilly. Le loyer était bas et l'appartement meublé. Ils étaient trois. Les deux autres formaient officiellement un couple dont la crédibilité lui échappait : non seulement tout les opposait mais aucune électricité sexuelle ne semblait circuler entre eux. Et pour cause. Clara n'avait pas tardé à découvrir ce qu'on appelait dans sa famille, avec un goût revendiqué pour le second degré, *le pot aux roses*, à savoir que l'un et l'autre entretenaient une véritable relation amoureuse chacun de son côté, avec une personne du même sexe, leur association n'étant qu'une couverture destinée à des parents peu ouverts d'esprit. Les parents de Clara quant à eux auraient accepté sans problème que leur fille fût lesbienne, ce n'était pas le cas a priori, mais ils crurent à une blague de mauvais goût lorsqu'elle leur annonça qu'elle était inscrite au concours national de la police.

« La première épreuve est une dissertation de culture générale », poursuivit Clara, après leur avoir expliqué que le concours externe d'officier était réservé aux personnes titulaires d'au moins une licence ou d'un diplôme de niveau équivalent. Si elle réussissait, l'entrée à l'école se ferait rapidement après le concours.

Ces détails et le ton employé par sa fille, excluant l'hypothèse première d'une plaisanterie postadolescente, obligèrent le père à s'asseoir. Pendant quelques minutes,

il eut du mal à respirer et Clara songea à cette expression, « le souffle coupé », qu'il employait souvent. Les mains tremblantes, sa mère évitait de croiser son regard.

« Peut-on tout dire sur Internet ? » fut le sujet de culture générale proposé aux candidats cette année-là. Clara passa ensuite une épreuve de résolution d'un cas pratique à partir d'un dossier documentaire à caractère administratif, puis un questionnaire à réponses courtes sur le droit administratif général et les libertés publiques, un questionnaire sur les connaissances générales, et une dernière épreuve d'admissibilité portant sur la procédure pénale. Elle fut ensuite convoquée pour les épreuves physiques : un test d'endurance cardio-respiratoire et un parcours d'habileté motrice. Elle passa le premier avec succès, le second lui laissa une impression mitigée. Clara était un petit gabarit. « Un sacré p'tit bout de bonne femme », disait son oncle Dédé, une expression qui la mettait en rage. Enfant, elle avait passé toutes sortes d'examens médicaux afin d'expliquer sa petite taille. Pendant quelques mois il avait même été question d'un traitement à base d'hormones de croissance, puis Réjane et Philippe, en accord avec leur fille, avaient décidé de laisser faire la nature. À l'âge adulte, Clara avait atteint un mètre cinquante-quatre. Elle était petite, mais parfaitement proportionnée. Agile, sportive, elle ne manquait pas d'endurance et ne redoutait pas l'épreuve. Ce jour-là, après un début prometteur sous le regard du commandant M., un homme blond d'une quarantaine d'années dont la prestance et le magnétisme ne lui avaient pas échappé, elle perdit l'équilibre sur la poutre,

chuta, se releva, puis partit à grande vitesse dans le mauvais sens.

Dans le gymnase, des rires fusèrent et une voix forte ironisa : « Par ici la sortie. » Clara s'arrêta, prit quelques secondes pour calmer sa respiration. Elle regarda le commandant dans les yeux, guettant sur son visage l'autorisation de poursuivre. L'expression de l'homme était indéchiffrable. Fièrè, sans un mot, elle reprit son parcours.

En rentrant chez elle, Clara songea qu'elle avait fait preuve d'une habileté motrice certes aléatoire, mais d'une tolérance indéniable au sentiment de ridicule, ce qui, dans la police, devait sans doute être utile.

Mélanie avait reçu l'appel un matin à neuf heures. Elle était prise pour la toute première saison de *Rendez-vous dans le noir* ! Choisie, retenue, élue. Elle avait sauté de joie en répétant plusieurs fois « C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! », puis avait été saisie d'une forte nausée, au point qu'elle avait dû s'allonger sur le ventre. Elle avait ensuite téléphoné à sa mère, laquelle avait d'abord cru qu'elle affabulait avant de conclure : « Tu ne vas quand même pas te mettre des idées dans la tête ! » Un peu plus tard, Mélanie avait dû remplir une demande de congé sans solde, le tournage ayant lieu en plein milieu de la semaine. Le moment n'était pas idéal, mais la directrice avait accepté.

Le jour venu, un assistant candidat avait conduit Mélanie en voiture jusqu'à la ville de Chambourcy, où se trouvait la maison louée par la production.

On trouve encore sur Wikipédia la présentation du programme :

« *Rendez-vous dans le noir* est une émission de télévision française diffusée sur TFI du 16 avril 2010 au 11 avril 2014 (trois saisons). »

Le principe de l'émission y est succinctement décrit :

« Trouveront-ils l'amour ? Trois femmes et trois hommes célibataires sont réunis dans une grande villa : les hommes d'un côté ; les femmes de l'autre. La seule pièce commune est une chambre noire, équipée de caméras infrarouges, dans laquelle ils sont convoqués pour apprendre à se connaître dans l'obscurité totale. Ils choisissent alors un partenaire qu'ils vont retrouver en tête à tête, dans la chambre noire. À la fin de l'émission, ils découvrent à la lumière le/la partenaire choisi(e) et doivent alors décider s'ils veulent aller plus loin.

Après des audiences décevantes, l'émission est remplacée par *Qui veut épouser mon fils ?* ».

Des trois filles, Mélanie arriva la première. Dans l'armoire, une étiquette avec son prénom délimitait son territoire, elle installa ses affaires dans la partie qui lui était réservée. Elle avait emporté ce qu'elle avait de plus voyant, avertie néanmoins que la production pouvait leur proposer des vêtements adaptés à son style et à sa personnalité si elle le jugeait nécessaire. Un autre assistant candidat passa une tête pour savoir si elle n'avait besoin de rien, ce à quoi elle répondit par la négative bien qu'étant affamée, terrorisée et frigorifiée (le régisseur avait oublié de brancher le radiateur électrique dans la chambre). Il l'invita à rejoindre le salon car les deux

autres candidates n'allaient pas tarder à arriver. Elle devait maintenant rencontrer ses rivales. Leurs réactions seraient bien entendu filmées lorsqu'elles se découvrieraient mutuellement. Assise sur le vaste canapé recouvert d'un tissu rose, Mélanie eut une pensée pour Loana. Mais cette fois c'était elle, Mélanie Claux, qui était face à la caméra, du bon côté de l'écran. Elle qui était au milieu du cadre, elle qui serait bientôt vue par des millions de téléspectateurs, reconnue dans la rue, poursuivie, adulée. Une vague d'émotion la submergea, et pendant quelques secondes elle se vit sortir d'une voiture luxueuse submergée par une marée de fans brandissant des carnets ou des photos pour obtenir un autographe, elle pouvait ressentir physiquement cet assaut d'amour et d'admiration, et la joie qu'il lui procurerait – un état de grâce, une béance ancienne enfin comblée –, mais très vite, consciente que la rêverie allait trop loin et qu'elle commençait à libérer dans son cerveau une molécule puissante, addictive, Mélanie balaya cette vision.

Par la baie vitrée, elle aperçut une jeune femme blonde qui s'avançait vers la porte en traînant derrière elle une grosse valise. Pendant quelques secondes, elle ne put détacher son regard de ses jambes, des jambes immenses, fines et mates, augmentées par des talons aiguilles d'au moins dix centimètres. Elle sentit son sang quitter son visage et refluer vers ses pieds. La concurrence s'annonçait rude. Savane entra dans la pièce et lui lança un bonjour dont la tonalité révélait l'arrogance et cette conscience qu'elle avait d'incarner le fantasme masculin : une supériorité sensuelle, érotique, que peu de femmes pouvaient égaler. Elle portait un bustier léopard et une

## DELPHINE DE VIGAN

### Les enfants sont rois

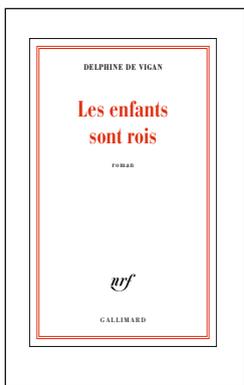
« La première fois que Mélanie Claux et Clara Roussel se rencontrèrent, Mélanie s'étonna de l'autorité qui émanait d'une femme aussi petite et Clara remarqua les ongles de Mélanie, leur vernis rose à paillettes qui luisait dans l'obscurité. "On dirait une enfant", pensa la première, "elle ressemble à une poupée", songea la seconde.

Même dans les drames les plus terribles, les apparences ont leur mot à dire. »

À travers l'histoire de deux femmes aux destins contraires, *Les enfants sont rois* explore les dérives d'une époque où l'on ne vit que pour être vu. Des années *Loft* aux années 2030, marquées par le sacre des réseaux sociaux, Delphine de Vigan offre une plongée glaçante dans un monde où tout s'expose et se vend, jusqu'au bonheur familial.

*Delphine de Vigan est notamment l'auteur de No et moi, Rien ne s'oppose à la nuit, D'après une histoire vraie (prix Renaudot et Goncourt des lycéens), Les loyautés et Les gratitudes.*

*Ses romans sont traduits dans le monde entier.*



**Les enfants sont rois**  
**Delphine de Vigan**

Cette édition électronique du livre  
*Les enfants sont rois* de Delphine de Vigan  
a été réalisée le 3 février 2021 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072915819 - Numéro d'édition : 371923).  
Code Sodis : U34893 - ISBN : 9782072915826.  
Numéro d'édition : 371924.